



CLASSIQUES
GARNIER

JAFFRO (Laurent), « Conclusion », *La Lettre clandestine*, n° 15, 2007, *Les relations franco-anglaises aux XVIIe et XVIIIe siècles : périodiques et manuscrits clandestins*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-17298-7.p.0245](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-17298-7.p.0245)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2007. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

CONCLUSION

Puis-je laisser le dernier mot à l'un des protagonistes ? Dans sa lettre du 6 mars 1705-1706 (vieux style), Shaftesbury avait écrit à Jean Le Clerc :

Il est une lumière puissante qui s'étend sur le monde, particulièrement dans ces deux nations libres que sont l'Angleterre et la Hollande, autour desquelles tournent à présent les affaires de toute l'Europe ; et si le Ciel nous envoie bientôt une paix qui soit digne des grands succès que nous avons rencontrés, il ne fait aucun doute que les lettres et la connaissance avanceront d'un pas plus grand que jamais. Les meilleures choses assurément s'accompagnent d'inconvénients, et la liberté de pensée et d'écrire produira une espèce de libertinage en philosophie [*a sort of libertinism in philosophy*] que nous devons supporter. On pouvait nous faire, à nous autres protestants, le reproche de libertés bien pires au commencement de la Réforme qu'aucune de celles qu'on peut nous reprocher à présent. Car pour ce qui est des enthousiastes blasphématoires et des vrais fanatiques, il ne nous en reste que bien peu de vraiment dangereux, s'il en reste encore. Et pour ce qui est des athées ou de ceux qui favorisent ces hypothèses en philosophie, leur manière et leur expression est à la fois plus modeste et plus civile et, dans cette mesure-là, moins dangereuse ; car je suis très éloigné de penser que la cause du théisme puisse rien perdre dans une honnête dispute. Je ne saurais (je crois) jamais rien lui souhaiter de mieux que l'établissement d'une entière liberté philosophique. C'est le langage profane, railleur et obscène, qui donne de vrais sujets de scandale, produit des impressions fatales sur le vulgaire et gagne les hommes par un autre biais que celui de leur raison. Et comme c'est là la seule arme avec laquelle nous ne sommes pas préparés à nous battre contre de tels adversaires, c'est également le seul cas où je souhaiterais que le magistrat intervienne à nos côtés. Car je suis contre tout recours de ce genre, que ce soit dans

la religion ou dans la philosophie ; j'estime en effet que c'est une sorte de couardise et de manque de confiance en notre cause, que d'appeler un autre au secours, ou faire rien qui ressemble à un commencement de recours au bras séculier¹.

La prophétie de Shaftesbury, qui est aussi un programme pour l'établissement d'une complète *libertas philosophandi*, est conditionnelle : elle vaut dans les « nations libres ». Aux yeux de Shaftesbury comme de l'ensemble de cette génération de libres penseurs (mais le diagnostic sera encore dans une large mesure celui de Hume, un demi-siècle plus tard), la liberté politique – il ne faut pas voir là autre chose que ce qu'entend le républicanisme à l'ancienne – est précisément ce qui manque aux Français (hormis à ceux qui sont partis pour les « nations libres ») et c'est bien ce manque qui explique, au moins en partie, les modalités propres de leur communication philosophique et, plus généralement, de leurs polémiques.

Il n'est pas inutile de préciser que le premier motif de cette lettre était de répondre à l'envoi par Jean Le Clerc de sa *Bibliothèque choisie* et qu'il ne s'agissait donc en rien d'une leçon (de morale ou de liberté), mais d'un simple remerciement.

Laurent JAFFRO
(Université Blaise Pascal-Clermont II)

1. Ma traduction. Édition du texte anglais dans R. A. Barrel, *Shaftesbury and « le Refuge français »*. *Correspondence*, Lewiston, E. Mellen Press, 1989, p. 91-93. À ma connaissance, un des premiers historiens à avoir exploité cette lettre est Léo-Pierre Courtines, dans sa thèse, *Bayle's Relations with England and the English*, New York, Columbia University Press, 1938, p. 126.